

qui tue, et je suis avec vous, moi, mère de famille de douze enfants, bien bâtis et bien solides, car j'entrevois l'avenir de la race humaine avec peine, en constatant que depuis que les femmes montent à cheval sur le vélocipède que les enfants dégèrent. Ainsi, sans parler des jeunes gens qui ont l'air de chien à cheval sur des pincettes, quand ils sont montés sur ces machines là, les enfants qui naissent de nos jours viennent au monde rachitiques, informes, bancals, ou les jambes écartées, comme s'ils faisaient leur entrée dans la vie en vélocipède...

C'est au hasard de la plume que je cueille ces trois lettres, sans tenir compte, bien entendu, du galimatias lunatique qui a paru à mon adresse dans le dernier numéro de ce journal.

Donc, je reviens *Aux bâtons rompus*, ce qui me permet, du reste, de traiter plusieurs sujets que j'écarte afin de ne pas fatiguer le lecteur.

\* \*

Comme on parle toujours du Klondyke, permettez-moi d'émettre une idée que je crois très pratique et très économique pour le pays. Ce serait de libérer tous les prisonniers détenus dans les pénitenciers du Canada et de les envoyer dans le pays de l'or.

Et pourquoi pas ? Est-ce que la France et l'Angleterre n'ont pas fondé quelques unes de leurs colonies par ce moyen ? Et qu'est-il arrivé ? C'est que ces gens là sont devenus honnêtes par le travail et par le gain, tellement honnêtes qu'ils ne voulaient plus recevoir chez eux que des gens hautement recommandés.

Ici, la chose serait d'autant plus facile que l'organisation de l'administration en est toute prête. Ainsi, on pourrait nommer : Viau, de Saint-Vincent de Paul, gouverneur ou chef de police ; Hooper, directeur de la poste ; Shortis, directeur ou caissier de banque ; Guimond, chapelain, et tout le reste à l'avenant. En outre, comme il faudrait aussi un peu de distractions à cette colonie d'un nouveau genre, je crois que *Le Réveil* et le *Town Topics* y feraient bonne figure.

\* \*

Une autre question, très intéressante celle-là, car il s'agit de la classe ouvrière, est venue à mon esprit.

La question du travail de huit heures et celle de la fermeture à bonne heure semblant abandonnées, il m'est venue une idée que je soumets aux intéressés : patrons et ouvriers. C'est celle-ci :

Quand le temps du dîner arrive, l'ouvrier, qui n'a qu'une heure à lui, se dépêche pour arriver chez lui, se hâte pour revenir. Aussi, revient-il soufflant, suant, fatigué, et avec une digestion non moins fatigante il se remet au travail ; de là tant de maladies.

Pourquoi donc les ouvriers n'auraient-ils pas deux heures pour leur repas, soit qu'ils commencent ou finissent leur travail une heure plus tôt ou plus tard. Durant ces deux heures, il pourrait manger, se reposer, revenir plus vaillant au travail, sa santé y gagnerait et personne n'y perdrait rien.

Ce serait, je crois, une question de philanthropie.

\* \*

Sir Wilfrid Laurier l'a échappé belle. Sachant que tout le monde veut lui présenter des *adresses*, ce qui finit par tourner en *maladresses*, mon blanchisseur, un Chinois, voulait à tout prix aller lui présenter une adresse. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il voulait que je la lui écrive en français, me disant de le comparer à Li-Hung-Chang, de lui parler de la taxe d'eau que leur impose la ville de Montréal, et terminant enfin en lui promettant un blanchissage gratis si sa requête était exaucée.

J'ai décliné cet honneur devant la confusion de ce descendant de Confucius.

*Guillaume P. Labbé*

## MES ADIEUX

*Adieu, maison de paix, séminaire béni,  
Dont je me vois sitôt par le destin banni!  
Tu m'as nourri deux ans du pain de la science,  
Moi qui ne suis pour toi qu'un élève d'hier :  
Laisse-moi te payer un tribut qui m'est cher,  
Un tribut de reconnaissance.*

*Que fais-tu sur ton roc, dans le flanc du grand mont ?  
Je te vois vers le ciel porter bien haut ton front. —  
A l'ombre du silence, au sein de l'inertie,  
Dans un calme stérile, en un monde idéal,  
Sans peine et sans effort, à l'abri de tout mal,  
Ainsi coules-tu donc ta vie ? —*

*Non. — Sur ton frontispice inscrits : ACTIVITÉ.  
Tes prêtres-directeurs, héros d'humilité,  
Instituteurs d'élite aimant la solitude,  
Rivalisent d'ardeur pour prêcher la vertu,  
L'art de ne voir jamais son courage abattu,  
Et la passion de l'étude.*

*Dans la solidité du roc qui te soutient,  
De la forte doctrine une image se peint ;  
L'air sain qui l'environne et tes sources limpides  
Vantent la pureté de ton enseignement ;  
Figure de ton zèle à toi, le Saint-Laurent  
Roule à tes pieds ses flots rapides.*

*Boulevard du savoir, phare de vérité,  
Répands, répands toujours des torrents de clarté. —  
Toi qui rends le jeune homme ami de la sagesse,  
Toi qui fais le bonheur de tes enfants chrétiens,  
Pour rester à jamais l'honneur des canadiens  
Garde une immortelle jeunesse.*

OSWALD MAYRAND, E.D.D.

Contre-cœur, septembre 1897.

## CORRESPONDANCE BRÉSILIENNE

La semaine qui finit a été un tantinet plus agitée que la précédente. Les nouvelles de la quatrième expédition de Canudos, peu authentiques du reste, ont fait, à leur réception, monter l'enthousiasme assez vivement : puis quand on sut qu'elles étaient apocryphes, une très vive déception s'est emparée de tous.

A Ytjubà on ne croit plus aux informations officielles : le pire est que celles qui sont particulières sont tout aussi mensongères, de façon que l'on est constamment sur le qui vive. On s'attend à la nouvelle d'une défaite : toutefois personne ne la désire : cependant le gouvernement fédéral en mettant le boisseau sur la lumière de la vérité, joue un vilain jeu, car, défaite ou victoire, les Brésiliens ont le droit de savoir ce qui en retourne. En définitive, les soldats mourant là-bas sous les coups de feu des guérillas fanatiques sont Brésiliens, et, comme tels, la patrie entière doit savoir ce qui se passe. Si Canudos n'est qu'une horrible boucherie, qu'on le dise tout de suite, afin d'en éviter la continuation.

Cette question de Bahia intéresse tout le monde : si le gouvernement a besoin de doubler, tripler, voir même quadrupler les forces expédiées là-bas, qu'il le fasse.

Qu'on en finisse par un grand coup, avec toutes ces tentatives de révolution, d'émeute, et qu'on rende à ma pauvre patrie d'adoption la paix dont elle a tant besoin.

La situation reste toujours la même. Bien que quelques télégrammes nous soient parvenus et aient été publiés, on sent, derrière les nouvelles qu'ils transmettent, un je ne sais quoi de vague qui laisse des appréhensions et ne ramène pas la tranquillité dans l'esprit du public.

Tous ces télégrammes, on le voit, on le sent, sont arrachés, comme mot par mot, comme si ceux qui y répondent répondaient comme malgré eux, simplement pour satisfaire aux demandes répétées qui leur sont adressées.

Si les nouvelles qu'ils transmettent peuvent calmer l'effervescence, en ce sens qu'ils viennent démentir les bruits alarmants qui circulent sur le sort des troupes composant l'expédition aux ordres du général Arthur Oscar, elles ne sont pas assez positives, assez claires,

pour rassurer complètement l'opinion et faire espérer au plus tôt la fin de cette campagne qui aura coûté tant d'argent et des milliers de vies.

Et quand on pense que les autorités qui, par leur situation, étaient à même d'être bien informées, affirmaient que les bandes du Conselheiro étaient sans cohésion et ne résisteraient pas à l'attaque de quelques centaines d'hommes, on est tenté de se demander si ces autorités n'avaient pas quelque intérêt à ménager ces bandes et à empêcher leur dispersion.

Si ces autorités sont patriotes, comme on le pense, quels remords doivent aujourd'hui assiéger leur conscience en voyant le tribut de sang et d'argent que coûte en ce moment à leur patrie, l'illusion trompeuse dans laquelle ils avaient entretenu le gouvernement !

*Pierre B. de Boucherville*

## DIEU LE VEUT

Ce cri des croisés partant pour la guerre sainte, *Dieu le veut !* sera bientôt poussé par deux jeunes filles, résolues de s'envoler dans l'héroïque phalange des servantes du Seigneur.

Amies depuis l'enfance, toutes deux peuvent donc se dire, mais avec une légère variante :

"Unies par le même lien, notre barque, chère amie, nous conduira vers le ciel, par le chemin de la croix," car, bien que mettant à la voile pour le même port, elles y atteindront par deux routes absolument différentes. Séparation cruelle, que peut seule adoucir l'idée que *Dieu le veut*.

L'une, l'aînée de sa famille, quittera son cher foyer pour aller se mêler à cette autre grande famille des Sœurs de Charité, la providence des miséreux, des délaissés et des orphelins.

Que l'on confie à son dévouement des enfants à instruire, un quartier indigent à visiter, des malheureux à consoler, elle ne devra se laisser rebuter ni par la tâche ingrate de l'enseignement, ni par les sorties à toute heure et par tous les temps ; et, le plus souvent, récompensée de ses soins, de ses dons et de ses affectueuses paroles par des rebuffades, des blasphèmes et même des coups de la part de ses protégés, levant vers le ciel son regard limpide, la religieuse y verra gravés en traits de feu ces mots : *Dieu le veut*.

Sa compagne, suivant en cela l'exemple de ses aînées, ira cacher au fond d'un cloître non-seulement sa jeunesse, mais une voix incomparable, une voix qui fait les délices des habitués de nos temples et y attire même une foule émerveillée, attendrie, l'enlevant aux tristesses de cette sombre vallée, et lui communiquant la foi et la piété qui l'inspirent, fait bien souvent répandre des larmes aux plus indifférents et force de nouveaux Saul à tomber, repentants, au pied des saints autels.

Le bon Maître a permis qu'à ce don précieux soit ajouté celui d'être à jamais et tout entière à son service. Quelle magnifique récompense ! et nous, insensés, pleurerions en la lui voyant recevoir ?

Religieuse hospitalière, elle frémissait d'horreur, parfois, à la vue des plaies physiques et morales des infortunés confiés à sa sollicitude. Les longues veilles pendant lesquelles se présenteront les riantes images des personnes, des choses et des lieux chers à son cœur, l'épuiseront ; et, l'heure du repos venue, le sommeil fuira ses paupières. Mais elle se sentira aussitôt plus forte et plus ferme, au seul souvenir que *Dieu le veut*.

Oui, bientôt, s'arrachant à l'étreinte de leurs père, mère, frères et sœurs, aux embrassements de leurs amis inconsolables, hors d'elles-mêmes et payant un dernier tribut à la nature, les futures épouses de Jésus-Christ s'écrieront dans un long sanglot : *Dieu le veut*.

Il n'est pas douteux que ces courageuses jeunes personnes persévèrent dans leur généreuse résolution. Pourrait-il en être autrement, avec une telle devise : *Dieu le veut ! Fiat voluntas tua !*

MARIE AYMONG.